

COWBOYS FILMS PRÉSENTE

MÉLANIE
LAURENT

PIERRE-YVES
CARDINAL

ANGELINA
WORETH

SARAH
PACHOUD

QUI BRILLE AU COMBAT

UN FILM DE
JOSÉPHINE JAPY



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025

AU CINÉMA LE 31 DÉCEMBRE



FÉLIX
KSYL

JULIETTE
GASQUET

ILINKA
LONY

THOMAS
GIORIA

LUCAS
CENCIAI

NAJIM
ZEGHOUDI

COWBOYS FILMS

3cinéma

THE
ZIMAN

CANAL+

CINE+
OCS

france+tv

COFIMAGE 36

INECAPS

YVES
DESSE

DÉPARTEMENT
DES AUPHONAISES

OFFICE

PULSAR

APOLLO

APOLLO

PHOTOGRAPHY BY JACQUES LAFONT - COWBOYS FILMS

COWBOYS FILMS
PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
SÉANCE SPÉCIALE

QUI BRILLE AU COMBAT

UN FILM DE
JOSÉPHINE JAPY

AVEC
**MÉLANIE LAURENT, PIERRE-YVES CARDINAL,
ANGELINA WORETH, SARAH PACHOUD**

AU CINÉMA LE 31 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION
APOLLO FILMS
LANCELOT PERRIN
lperrin@apollo-films.com

PRESSE & E-RP
LA PETITE BOITE
LESLIE RICCI
leslie@la-petiteboite.com
AUDREY LE PENNEC
audrey@la-petiteboite.com
CAMILLE MADELAINE
camille@la-petiteboite.com



ENTRETIEN AVEC

JOSÉPHINE JAPY

RÉALISATRICE

À quand remonte chez vous l'idée de passer à la réalisation ?

Joséphine Japy : J'ai eu la chance d'avoir une éducation cinéphile, notamment grâce à mon père. C'est ce qui m'a donné envie de jouer évidemment. Mais quand je vois *La Nuit américaine* de Truffaut et que je découvre la diversité des métiers qui cohabitent sur un tournage, je suis fascinée. Je pense donc que mon envie de réaliser remonte à aussi loin que mon envie de jouer. Sans longtemps oser me l'avouer. Voir que de plus en plus de comédiennes commençaient à le faire m'a aidé à comprendre que ce rêve n'était pas totalement fou ou inaccessible.

Quelle est la première impulsion qui vous conduit à faire de *Qui brille au combat*, très inspiré par votre vie, celle de votre sœur Bertille en situation de handicap et de vos parents, votre premier long ?

Je me suis tout d'abord dit... que ce ne serait jamais mon premier film ! (rires) Ça me paraissait impossible. Je trouvais contradictoire le fait d'être dans une situation de découverte de ce métier de réalisatrice en racontant une histoire que je connais par cœur. Et puis j'ai fini par me dire que je ne pouvais pas ne pas commencer par ça !

Quel a été le déclencheur ?

Le diagnostic de ma sœur Bertille. Au bout de 22 ans ! Je me souviens très précisément du moment où je l'apprends. Je sors d'une radio où j'assurais la promo d'un film. Ma mère m'appelle, et en un coup de fil, ma vie change. La discussion est d'une banalité folle mais elle me permet de me rendre compte à quel point j'avais besoin de ce diagnostic, de mettre des mots sur les choses. En l'occurrence le syndrome de Phelan-McDermid. Dès lors l'idée de ce film s'est imposée à moi.

Comment débute alors l'écriture du scénario ?

Je suis convaincue d'emblée que ce film doit être une auto-fiction et transcender l'histoire de ma famille. Mais mon travail va d'abord s'appuyer sur une sorte de journal intime. Je vais interroger ma mère, mon père, mon autre sœur Marguerite puisque je ne peux pas demander à Bertille.

Ils réagissent comment ?

Je crois qu'ils ne pensent pas que ça puisse devenir un film. Ils me savent capables de plein de choses et me font confiance. Mais là ça leur paraît sans doute un peu trop dingue.

Ce film, vous n'allez pas l'écrire seule mais avec Olivier Torres. Qu'est-ce qui vous y a poussé ?

Je comprends tout de suite que je dois travailler avec un co-scénariste. Parce qu'avec une matière aussi intime, je cours sinon le risque de rester sur des considérations trop personnelles ou, à l'inverse, de rentrer dans des chemins narratifs convenus pour éviter de trop traiter de choses trop intimes. Un regard extérieur m'était indispensable. Et j'ai eu

la chance de trouver un fantastique co-auteur en Olivier Torres. C'est Anthony Bajon qui me l'a conseillé car il travaillait avec lui et m'a assuré qu'il était aussi extraordinaire humainement que professionnellement. Anthony avait vu juste. Dès notre première rencontre, ça matche entre nous et on se met au travail immédiatement.

Comment travaillez-vous ensemble ?

Je lui donne un dossier avec tout mon travail préparatoire. Mais à partir de là, il n'y a pas vraiment eu de répartition des choses. On a tous les deux touché à tout. Je me suis vraiment dédiée à cette écriture pendant plusieurs mois, sans tourner d'autres films. J'avais besoin de distiller tout cela dans mon quotidien. Ça m'a permis de faire remonter des choses à la surface, de tordre des situations réelles et de bousculer certaines de mes réticences.

Votre héroïne Marion, la grande sœur de Bertille, aurait pu avoir n'importe quel âge. Dont le vôtre quand vous apprenez le diagnostic de votre sœur. Pourquoi avoir choisi d'en faire une lycéenne adolescente ?

Ce fut vraiment spontané. Je ne me suis même pas posé la question. Sans doute parce qu'au cinéma, j'aime les coming of age stories et que j'avais envie de filmer des adolescentes. Mais surtout parce que, pour moi, le cœur du sujet de *Qui brille au combat*, c'est l'idée de l'émancipation. En réponse à cette question qu'on a tous entendu à cet âge-là : tu fais quoi après le bac ? La question est d'autant plus passionnante dans le cas de Marion qui a chez elle quelqu'un comme Bertille qu'elle aime éperdument mais qui l'enferme en empêchant quelque part son mouvement naturel de partir de la maison familiale. Et qui crée par ricochet un dilemme moral que je vois beaucoup se répéter chez les frères et sœurs d'enfants handicapés qui se demandent comment faire pour partir. Certains le font avec fracas, d'autres dans une grande souffrance. Mais tous arrivent souvent à 20 ans un peu cramés déjà par la vie.

Vous avez une deuxième petite sœur, Marguerite. Elle n'a jamais fait partie de ce scénario ?

Si, elle était présente au tout départ. Mais c'est Marguerite elle-même qui, alors qu'elle ne travaille pas dans le cinéma, m'a fait la meilleure des leçons. Elle m'a expliqué qu'elle n'avait aucun problème avec le fait que je fasse un personnage inspiré d'elle. Mais qu'à deux, on s'était vachement facilité la vie alors qu'au cinéma, c'est sans doute plus intéressant que ce soit difficile ! Marguerite m'a donné la plus merveilleuse des autorisations. Car soudain j'ai commencé à imaginer quelle aurait été ma vie sans elle au milieu de ce chaos. Comment j'aurais traversé tout ça seule ? Est-ce que je l'aurais supporté ? Peut-être aurais-je fantasmé encore bien plus longtemps la guérison de Bertille. Cette réflexion a en tout cas donné naissance à énormément de situations que je ne m'étais pas imaginé avant.

Comment évite t'on comme vous y parvenez, à ne pas enfermer *Qui brille au combat* dans le piège qui pourrait lui tendre les bras, celui du film à sujet ?

C'était ma frayeur absolue. Je voulais tout faire sauf un film à message avec une dimension sociale très marquée. Comme j'allais en partie raconter l'histoire de ma famille, je ne voyais pas me faire donnesse de leçon ou nous donner en exemple. Et en même temps, je me devais d'être didactique. Parce que ce type de maladie génétique est inconnue du grand public. Je devais donc l'expliquer aux gens le temps d'une scène inaugurale qui permettrait de comprendre le quotidien de cette famille et de monter l'aspect organique que je souhaitais, moi, insuffler à mon film. De cette scène inaugurale va naître des échanges avec mon co-scénariste qui va me demander si on avait des rituels pour désamorcer les moments de crise les plus compliqués. Je lui ai évoqué ce jour où ma mère a déclenché une bataille d'eau dans la maison. Ça fait tilt chez lui mais avec l'idée que ce soit Bertille qui la déclenche. J'ai conscience qu'une telle scène peut déstabiliser et sauter à la figure sans prévenir mais au moins, je pose et dis les choses mieux qu'en mille mots.



Et votre film ne s'enfonce à partir de là jamais dans la noirceur et cherche toujours la lumière...

Parce que moi-même, je n'ai pas l'impression d'avoir vécu que de la noirceur. En fait, j'avais envie que mon film soit à la fois extrêmement pudique et intime, même si ces deux termes peuvent paraître antinomiques. C'est la raison pour laquelle on a opté pour ce format 1:66, parfait à l'écran pour saisir les duos. Le couple des deux parents, le duo père-fille, le duo mère-fille...

Vous auriez pu choisir de ne rester que dans la famille mais on suit aussi Marion avec ses amis de lycée et surtout avec l'homme plus âgé dont elle va tomber amoureuse. Pourquoi ce parti pris ?

Cette trame-là, que j'ai défendue bec et ongles parce qu'elle exprime quelque chose d'hyper important mais compliqué à imaginer, quand on n'a pas traversé tout cela au quotidien, en tant que frère et sœur d'une personne en situation de handicap. Toute cette part de violence, ce sentiment d'injustice que tu es obligé de réfréner. Pour ne pas rajouter des vagues dans les vagues. Car il n'y a aucun angle mort dans une famille. Je me souviens moi-même avoir été confrontée à des situations d'une gravité folle bien trop jeune. Et à travers cette histoire d'amour, Marion va donc chercher à assumer et à extérioriser une violence qu'elle ne peut pas extérioriser ailleurs. Et ce avec une personne plus âgée qu'elle, déjà installée dans sa vie professionnelle avec son restaurant. Ainsi, alors que la situation vécue dans sa famille l'a poussée à grandir malgré elle. Elle peut jouer à la grande, profiter des bons côtés et pas uniquement des mauvais. Même si on voit bien que ça ne marche pas. Ce qui est terrible pour elle, c'est que ça ne semble marcher nulle part. Et tout son chemin au fil de ce récit va être de revenir à son âge.

Le monde extérieur, ce sont aussi les amis du couple ou le collègue de Gilles, le père de Bertille à qui celui-ci révèle des années après la maladie dont souffre sa fille...

Dans ma position, j'ai été confrontée à toutes les situations et toutes les réactions possibles face à Bertille. Surtout des gens un peu paumés où tu sens une gêne mais aucune méchanceté. Ils se retrouvent souvent désarmés face à la situation et ne savent pas quoi faire. En fait voir ces parents avec leur fille en situation de handicap les renvoie à une question toute simple : comment auraient-ils fait à leur place ? Mais je voulais aussi raconter que, dans un couple, le handicap vous renferme dans un rôle de genre. Ce sont quasiment toujours les femmes qui arrêtent de travailler et les hommes qui continuent avec une pression décuplée. Car s'ils se font virer, c'est une catastrophe.

Avec ce film vous montrez donc au fond ce qu'on n'a pas envie de voir. Comment vous y employez-vous ?

Je dirai que la scène d'ouverture que j'évoquais plus tôt a donné le la. J'ai su aussi très tôt qu'elle serait accompagnée par les vocalises de Bertille. Que ça allait passer par des plans sur elle très proches. Pour donner à voir d'emblée tout le mystère Bertille et laisser chacun faire son chemin par rapport à ça. En tout cas, je ne pouvais pas, moi, détourner le regard. J'ai donc voulu un film sans complaisance, hyper chirurgical. Montrer par exemple la seringue en gros plan au moment des tests génétiques, la saleté sur le visage de Bertille, la couche qu'on lui enfle... Je voulais et je l'assume, une brutalité à cet endroit-là. Avec en tête, un certain cinéma asiatique capable d'être très brutal tout en étant dans la retenue. C'est ce vers quoi j'ai voulu tendre.

Comment avez-vous choisi le directeur de la photo qui vous accompagne, Romain Carcanade ?

J'ai adoré travailler avec lui comme comédienne sur la série *Tapie* et son rapport avec Tristan Ségala. Mais surtout, il m'a fait un retour sur le scénario qui m'a retournée. Il avait instantanément compris le film. Toute sa dimension organique. Ce mélange entre une part très réaliste et quelque chose de plus poétique, plus onirique qui correspond à l'univers de Bertille.



Aviez vous des références en tête ?

Une très longue liste de films ! J'en avais même fait une bible pour les techniciens, en imprimant tout en Polaroids dans le scénario. Mais notre guide pour tout le processus a été le choix du format 1:66. Ce parti nous permet d'être en permanence au plus près de tous les personnages pour laisser le moins possible de répit aux spectateurs. Et en même temps, j'avais envie de quelque chose de doux. Avec des références comme *Lady Bird* de Greta Gerwig ou *Boyhood* de Richard Linklater pour rappeler aux spectateurs que Marion et Bertille ne sont au fond encore que des enfants.

Il était évident que vous ne joueriez pas dans votre film ?

Oui, dès le départ et je pense que j'aurais été très mauvaise actrice dans ce film car pas à la bonne distance.

Quand commencez- vous à réfléchir au casting ?

Seulement une fois le scénario terminé. Mais, même s'il s'agit d'une fiction, caster sa famille est très intimidant. J'ai commencé par Mélanie Laurent pour le rôle de la mère, Madeleine. Et elle m'a dit oui en 24 heures !

Pourquoi elle ?

Evidemment car je l'adore comme comédienne. Mais surtout parce que j'étais certaine que Mélanie allait créer une mère qui ne soit ni une mère courage, ni une mère larmoyante, au bout du rouleau. Mélanie possède naturellement en elle cette force et cette vibration qui font que même si le monde s'effondre autour d'elle, elle avance.

Comment dénéciez-vous ensuite Sarah Pachoud qui incarne de manière aussi saisissante Bertille ?

Dans tout ce processus, j'ai pu m'appuyer sur une directrice de casting fantastique, Sandie Galan Perez qui s'était notamment occupée de celui de *La Nouvelle femme* où il était question d'une mère et de son rapport honteux avec sa fille, née avec un handicap. Pour le rôle de Bertille, je tenais à avoir une comédienne en situation de handicap. Sandie a fait un travail incroyable, m'a permis de rencontrer énormément de jeunes filles. Mais comme ma sœur, elles ne parlaient pas et je ne pouvais donc pas avoir leur consentement. Ni savoir si elles avaient envie de jouer. J'ai donc dû faire, vraiment à contrecœur, le deuil de cette première idée. J'ai alors rencontré des jeunes filles avec des handicaps moins lourds mais je ne me sentais capable de leur demander de régresser pour incarner ce personnage. A ce moment-là, je pense que je ne vais jamais trouver. Et puis un jour, Sandie m'envoie la vidéo d'une jeune fille de dos qui marche et les larmes me montent instantanément aux yeux. Je crois voir ma sœur. J'avais trouvé « ma » Bertille. Sarah Pachoud qui vient du cirque et a commencé le cinéma en étant cascadeuse. Elle a donc un rapport au corps qui épousait parfaitement ce qui était nécessaire sur ce film.

Comment se construit le reste de la distribution ?

J'ai tout de suite perçu un truc très adulte chez Angelina Woreth qui correspondait au personnage de Marion. Et puis c'est une technicienne vraiment hors pair. Pour le père, Gilles, je voulais qu'il forme avec Madeleine un couple jeune qui a eu des enfants jeunes et ce truc qui lui ait tombé sur la gueule jeune. C'est Sandie une fois encore qui m'a proposé Pierre-Yves Cardinal. Une idée fantastique. Car j'avais besoin qu'on aime spontanément ce père qui a un pied dedans et un pied en dehors de sa famille. Et qu'on ressente la complexité de cette situation pour lui sans avoir à l'exprimer par des mots. Et tout ce que j'avais vu de Pierre-Yves, dont évidemment *Simple comme Sylvain*, faisaient que lui aussi apparaissait comme le comédien idéal pour le personnage. Enfin, pour le rôle du petit ami de Marion, je voulais quelqu'un avec une masculinité moderne, sans quoi le personnage ne tiendrait pas. Et Félix Kysyl a ce charisme-là sans ne jamais rien imposer. Il a vraiment accompli un travail incroyable pour devenir ce personnage.

Comment travaillez-vous avec vos comédiens ?

Avec Sarah, on a fait un travail sensoriel sur le corps, sur sa manière de marcher car Bertille marche tout le temps. Cela pouvait passer par prendre des fruits, les écraser, y plonger ses doigts et se tartiner le visage. On a aussi énormément travaillé sur la voix et les vocalises de Bertille. Au point que ma mère qui est venue sur le plateau m'expliquait avoir la sensation de l'entendre ! Avec Angelina, ce fut un travail sur le texte. *Qui brille au combat* était son premier rôle et je pense avoir agi en miroir de ce que j'avais aimé que Mélanie (Laurent) fasse avec moi dans la même situation pour *Respire*. Le tournage de *Qui brille au combat* a d'ailleurs débuté quasiment dix ans jour pour jour après *Respire* ! Et Mélanie, elle, m'a surprise par sa manière de s'abandonner totalement et de me faire confiance instantanément. En fait, je ne sais même pas comment exprimer le bonheur d'accompagner un acteur dans une interprétation. Je ne pouvais pas imaginer que c'était aussi gracieux, aussi beau, aussi délicat et que ça allait me passionner autant.

Dans quel état étiez-vous le premier jour de tournage ?

On a débuté par les scènes dans les Gorges avec énormément de scènes à faire rentrer dans une journée. Puis, on a enchaîné le lendemain par la séquence de fin. Tout cela avait donc un petit côté kamikaze ! (rires) Mais ce fut un moment magique. Car ce jour-là, ma mère et ma sœur Bertille étaient venues sur le plateau et on était réunies toutes les trois à regarder Mélanie, Sarah et Angelina sur la plage gérer la crise du personnage de Bertille. Entre les prises, je voyais Mélanie échanger avec ma mère, Sarah observer Bertille de loin... Ce fut vraiment un moment de grâce qui a donné à tout le monde le ton de la suite. Et à partir de là, j'ai vraiment adoré être le capitaine de ce bateau. Le rapport à l'équipe si différent de l'exercice solitaire qu'est le jeu. La réalisation, c'est vraiment l'art du collectif. L'une des premières phrases que j'ai dites à ma garde rapprochée de techniciens fut : « protégez mes bonnes idées et protégez-moi de mes mauvaises » ! (rires) Et notre symbiose immédiate ne s'est jamais démentie.

Arrive ensuite l'étape du montage. Pourquoi avoir choisi Nicolas Desmaison pour vous accompagner ?

J'ai rencontré plusieurs personnes et après avoir revu et adoré son travail sur ses films précédents - dont *Shéhérazade* - Nicolas m'a immédiatement séduit dès notre premier échange par sa manière d'avoir compris le film. Notamment d'avoir aimé l'histoire d'amour, qui était hyper clivante. Lui m'expliquait que grâce à elle, le film l'avait amené ailleurs par rapport à ce qu'il avait anticipé. Et c'était pile la raison pour laquelle j'avais souhaité la développer ! Il s'est révélé une force tranquille incroyable et indispensable dans cette phase.

À quel moment commencez-vous à travailler ensemble ?

Une fois le tournage terminé. On commence par regarder les rushes ensemble. Et le montage a été certainement pour moi le moment le plus dur de toute cette aventure. Celui où j'ai découvert le rapport brutal de la création dans un contexte restreint. À la différence du plateau où tu as l'infini des possibles devant toi malgré les contraintes du temps. Sur la table de montage, tu dois parvenir à trouver un film seulement avec ce que tu as, sans pouvoir rien rajouter. Commence alors une lutte entre le cerveau et le ventre. Jouer consiste à faire rentrer quelque chose dans le cerveau et le faire descendre dans le ventre. Réaliser c'est l'inverse ! Et il m'a fallu du temps pour apprivoiser ce reflux tout sauf naturel pour moi et apprendre à l'aimer. Ce qui m'a beaucoup aidé, c'est de recommencer à faire l'actrice à ce moment-là dans *Mata* de Rachel Lang. Cette prise de recul m'a aidé à comprendre des choses sur mon film. À revenir à l'essentiel, au point de départ de ce projet. À boucler la boucle.

Le montage a beaucoup modifié les équilibres entre les différents personnages ?

Je me suis surprise à faire un film plus choral que je l'avais imaginé. À réaliser que le couple des parents m'obsédait plus que je ne l'avais imaginé au moment de l'écriture où, par pudeur, je me l'étais interdit. Comme quand enfant, on n'aime pas regarder ses parents

s'embrasser. (rires) Tout cela s'est peu à peu déployé au tournage mais a réellement pris toute sa place au montage.

La musique tient aussi un rôle important dans le film. Comment faire pour qu'elle épouse le ton du film sans verser dans le trop-plein d'émotion ?

Comme pour tout le reste, un seul mot a dominé : la pudeur. J'avais conscience que, même très belle, la musique pouvait entraîner le film vers un côté tire-larmes que je redoutais plus que tout. Je décide donc très tôt que ce seront les vocalises de Bertille qui guideront le geste musical. Pour là encore rentrer dans son univers. Et puis en allant tourner avec Rachel, je me souviens avoir adoré la BO de son précédent film, *Mon légionnaire*. Je contacte alors Odezenne qui l'a signée. Et je rencontre alors l'un de ses membres, Mattia Lucchini, un artiste au sens premier du terme qui va, par son geste musical, emmener le film encore à un autre endroit. En trouvant par exemple un synthé qui vient parfaitement exprimer la voix de Bertille. Il a prolongé mon envie de manière incroyablement sensorielle.

Des membres de votre famille ont déjà vu le film ?

Ma sœur Marguerite ! Mais, franchement, je n'ai réalisé que tardivement que j'allais devoir montrer ce film à mes proches. Heureusement d'ailleurs, sans quoi, je ne me serais jamais lancée ! Ma mère, elle, m'a dit vouloir le découvrir dans la salle à Cannes. Et je vais être honnête : je n'ai absolument aucune idée de comment elle ou mon père vont réagir !





ENTRETIEN AVEC **MÉLANIE LAURENT** MADELAINE

Quel souvenir gardez-vous de votre toute première rencontre avec Joséphine Japy, il y a plus de 10 ans ?

Mélanie Laurent : Je me souviens surtout que j'avais écrit *Respire* pour elle ! J'avais sa photo à côté de celle de Lou de Laâge pendant tout le processus d'écriture. Et ma toute première rencontre avec elles fut le jour où elles sont venues toutes les deux à la maison pour une grande séance de travail pendant plusieurs heures. Elles avaient tellement le trac qu'elles s'étaient loupées et je pense qu'elles sont reparties en se disant que c'était foutu ! (rires)

Pourquoi aviez- vous écrit *Respire* pour elle ?

C'est toujours difficile d'expliquer un coup de foudre artistique. Un visage. Un regard...

Qu'est ce qui vous avez frappée quand vous l'aviez dirigée ?

J'ai été fascinée par son naturel... Elle avait cette façon de rendre tout ce que j'avais écrit tellement juste tout le temps. Et ça me bluffait complètement ! Elle transcendait son personnage avec lequel j'avais un rapport particulier. Parce qu'il s'agissait du rôle principal. Joséphine était dans chaque plan. J'avais l'impression d'avoir une petite soeur avec moi sur le plateau.

Comment vous parle t'elle de *Qui brille au combat* pour la première fois ?

Joséphine m'a appelée pour qu'on se voit dans un café. Et là, elle m'annonce coup sur coup qu'elle va faire son film et qu'elle veut que je joue le rôle de sa mère ! Je ressens de la fierté qu'elle veuille être réalisatrice car j'ai toujours pensé qu'elle le serait. Par contre, je n'avais imaginé qu'elle commencerait par quelque chose d'aussi personnel. Et l'idée de jouer sa mère – que je connais bien et que j'aime beaucoup - était forcément extrêmement émouvante. Avant même de me plonger dans son scénario, j'avais envie de lui dire oui. Car Joséphine est tellement intelligente qu'il n'y avait aucune raison que je lise quelque chose qui allait tomber à côté !

Et quand vous le lisez, qu'est-ce qui vous frappe ?

Ce n'était qu'une troisième version et elle était déjà incroyablement aboutie ! Ce qui m'a tout de suite frappée, c'est sa pudeur, le refus de toute émotion facile. Et, surtout j'ai tout de suite perçu, le premier jour de tournage, la réalisatrice qu'elle allait être. On a vécu de vrais moments d'émotion quand sa mère et sa soeur sont venues sur le plateau. Un soir on s'est appelé juste pour dire qu'on s'aimait. Et alors qu'on avait passé toute la journée ensemble, on a éclaté en sanglots et on n'arrivait plus à parler. Un moment symbolique des dix ans qui séparent ces deux films tellement importants pour nous deux !

Comment construisez-vous ce personnage de mère, Madeleine ?

Je pose plein de questions à Joséphine mais uniquement sur sa mise en scène. Et à chacune de mes questions précises, j'ai eu des réponses précises. Joséphine savait tout à la fois exactement où elle voulait aller et me le transmettre. A partir de là, je fonctionne toujours de la même manière. Je pars du principe que si on me choisit pour un rôle, c'est qu'on m'imagine spontanément dedans. Et chez moi, le personnage vient toujours sur le plateau. C'est là que tout se cristallise car l'idée que j'avais pu m'en faire n'a souvent rien à voir avec ce que souhaite le réalisateur. Et sur ce film, c'est fou à quel point on n'était pas d'accord ! (rires)

C'est-à-dire ?

Sur les émotions ! Il y avait pas mal de scènes où je voulais pleurer et Joséphine m'en a à chaque fois empêché. Sans jamais céder. Et à l'arrivée, quand on voit le film, elle a eu évidemment raison. Joséphine a vraiment amené Madeleine où elle le voulait. Et moi, j'ai été son outil. Je me suis donc retrouvée à interpréter une femme extrêmement digne et extrêmement forte... Qui ne craque pas et donc ne pleure pas. Je me serais complètement plantée en en proposant quelque chose de plus larmoyant. Madeleine est vraiment drôle, pétillante. Elle assure sur tout, elle ne se plaint jamais. Au-delà de son courage, elle se sacrifie mais sans faire culpabiliser qui que ce soit. Elle veut que sa fille ait une vie parce qu'elle a décidé que la sienne avait d'une certaine manière marqué un coup d'arrêt définitif. Ce type de personnage de femme existe très peu au cinéma.

Est- ce que le fait de connaître sa mère a joué sur votre interprétation ?

Pas du tout. Il n'y avait aucune envie de mimétisme dans la tête de Joséphine. A partir du moment où elle avait écrit cette histoire, elle devait s'en détacher le plus possible. Et d'ailleurs, pour l'avoir connue au même âge, Angelina n'est pas du tout Joséphine. Je trouve génial et impressionnant d'avoir fait un film aussi personnel en réussissant à se détacher de tout ça.

Quelle est à vos yeux la qualité principale de Joséphine Japy, directrice d'acteurs ?

Sa précision chirurgicale. Sa capacité à trouver le mot juste qui déclenche l'émotion juste chez vous. Cela fait des années que je n'avais pas été aussi bien dirigée. Et puis elle avait vraiment réuni une équipe technique de haut niveau et je sentais sa fierté de les avoir à ses côtés, tous les jours. Il y avait une forme d'évidence à la voir à cette place de réalisatrice et ce dès le premier jour de tournage. On a pourtant eu une météo épouvantable. Et alors qu'elle avait choisi de tourner dans le Sud pour le soleil, la lumière, les peaux bronzées, la sueur qui perle sur les corps, elle a eu tout l'inverse. J'en ai vu des réalisateurs péter les plombs dans ce genre de circonstances. Pas elle ! Et à l'arrivée, tout cela donne une couleur singulière au film qui correspond pile à ce qu'il raconte. Ces contraintes sont devenues un atout et Joséphine a su s'y adapter instantanément plutôt que d'en souffrir au quotidien.

Quel plaisir avez- vous pris à faire famille avec Sarah Pachoud, Pierre-Yves Cardinal et Angelina Woreth ?

Ce qui était drôle, c'est que l'été précédent, je tournais avec Sarah dans la série *Traqués* de Cédric Anger, où elle jouait déjà ma fille mais un personnage totalement aux antipodes de Bertille ! Et elle est vraiment impressionnante car j'ai vraiment eu la sensation de jouer avec deux comédiennes différentes ! Sa capacité de concentration est inouïe et c'était fascinant de voir quelqu'un d'aussi jeune avec une telle conscience du jeu et une telle envie d'être professionnelle. Avec Angelina, on a moins de scènes ensemble. Mais je pense qu'on a réussi à construire malgré tout cette idée de deux femmes fusionnelles qui, à un moment ont dû s'éloigner, pour que Marion puisse retrouver un espace de liberté par rapport à sa mère. Enfin, avec Pierre-Yves, la complicité a été immédiate. On a tellement ri ! Et là encore quelle puissance d'acteur, seul homme au milieu de toutes ces femmes qui étaient fusionnelles. Ça n'a d'ailleurs pas dû être simple pour lui. Car il y avait une fusion entre nous. Son personnage est tellement à côté de la plaque que ça nous agressait ! (rires)

Le film que vous avez découvert est proche de celui que vous avez lu ?

Je crois que ce film est vraiment particulier parce que c'est elle. Je suis tellement fière d'elle ! Comme une mère ! On s'était un peu éloignée un peu depuis *Respire*. Et j'ai vécu cette projection cannoise en la regardant, en me disant que c'est beau et bon que ça lui arrive à elle.

Comment imaginez- vous les dix ans à venir pour elle ?

Il y a depuis toujours beaucoup de respect et d'amour pour elle en tant qu'actrice. Mais avec un premier film de réalisatrice aussi maîtrisé, aussi fort - une vraie prouesse avec un petit budget ! - je me demande jusqu'où elle va aller. Même si une chose me paraît certaine : elle ne va pas cesser de nous étonner.



ENTRETIEN AVEC

PIERRE-YVES CARDINAL

GILLES

Quelle a été votre première réaction en découvrant le scénario de *Qui brille au combat* ?

Ce qui m'a immédiatement interpellé, c'est le niveau d'intimité qui émanait de ce scénario. Sans connaître l'histoire de Joséphine, j'ai tout de suite perçu, par son côté à fleur de peau, à quel point ce film lui était personnel. Pour moi c'était un premier élément extrêmement précieux. Et puis, le personnage de Gilles n'est pas le genre de rôle qu'on m'offre si souvent. J'ai rarement eu l'occasion de jouer des hommes acceptant de montrer ainsi en toute transparence une fébrilité et il me paraissait évident que ce scénario ferait un bon film. Et toutes les choses positives et enthousiastes que j'avais entendues sur Joséphine m'ont convaincu.

Une fois que vous avez accepté, comment s'est passée la préparation de ce personnage ?

Tout est parti évidemment comme toujours de discussions avec Joséphine qui connaissait son sujet sur le bout des doigts et avait des réponses précises et pertinentes à mes questions. En amont, ça c'est joué aussi dans les petits détails. La coupe de cheveux, les costumes... Au début, on était parti sur l'idée d'un homme très cadré. Et puis petit à petit, on est allé vers quelqu'un de plus relâché, comme on peut le percevoir dans sa coupe de cheveux, par exemple. Ce que je trouvais intéressant dans le fait de le faire plus relâché, c'est sous-entendre que cet homme aurait pu être différent dans son couple. Peut-être qu'ils auraient eu une autre vie, plus régulière. J'accorde toujours beaucoup d'importance à ce qui peut paraître comme des détails. Mais pour *Qui brille au combat*, le ressenti du plateau a aussi joué un rôle essentiel dans ma façon d'incarner Claude.

De quelle manière ?

J'ai énormément puisé dans les interactions avec mes camarades, notamment avec Mélanie Laurent qui a donné une profondeur incroyable à chacune de nos scènes. Sa générosité m'a porté. Elle propose énormément de choses différentes à chaque prise. Elle est capable de passer d'une émotion à une autre instantanément. Elle n'a pas besoin de "se chauffer", elle est directement dans la scène. C'est très impressionnant. Jouer avec elle oblige à être totalement à l'écoute et j'ai adoré suivre son rythme. On s'est tout de suite entendu. On avait un rapport de confiance, de respect mutuel. On pouvait parler des scènes, proposer, ajuster. Mélanie a un instinct incroyable. C'est un vrai plaisir de jouer avec quelqu'un d'aussi investi. Le travail de Sarah et d'Angelina, m'a également énormément aidé à ancrer ce rôle de père dans quelque chose de sincère et de tangible. C'est essentiel quand il s'agit de construire une relation filiale à l'écran : pour qu'elle existe vraiment, il faut des partenaires de jeu totalement disponibles, à l'écoute, et c'était exactement le cas avec elles.

Ce personnage de père est complexe, paraissant à la fois distant, mais aussi très touchant. Comment avez-vous travaillé cet équilibre ?

Je ne me suis jamais posé la question de savoir s'il fallait le rendre sympathique ou non.

Ce qui m'intéressait, c'était de comprendre ses motivations. Gilles doit tenir bon parce qu'il n'a pas le choix. Dans un couple où il y a un enfant handicapé, il existe forcément un déséquilibre. Un des deux parents doit se consacrer entièrement à l'enfant, et l'autre devient celui qui fait tourner la machine financièrement. Chez Gilles, il y a de la frustration, de la culpabilité, mais aussi de l'amour. Et dans le scénario, Joséphine montrait ces différents aspects avec beaucoup de justesse. Elle ne juge pas ses personnages, et c'est ce que j'aime le plus dans son approche. Joséphine filme les gens tels qu'ils sont, dans leurs contradictions. Rien n'est jamais appuyé ou démonstratif. *Qui brille au combat* est évidemment mû par une énergie féminine. Mais Joséphine ne voulait pas d'un personnage d'homme cliché. Elle l'a souhaité sincère, maladroit parfois et profondément humain. C'est ce qui rend ce rôle beau et complexe. Dans son couple, on sent qu'il y a eu un avant et un après la naissance de Bertille. L'amour est toujours là, mais la dynamique a changé. Lui doit assumer la charge financière qui est énorme, pendant qu'elle s'occupe de leur enfant. Et quand il revient à la maison, il découvre un univers qui a évolué sans lui dont il se sent parfois exclu, et donc inutile.

Comment décririez-vous la façon dont Joséphine dirige ses acteurs ?

Joséphine met en place un climat de confiance qui fait que, sur son plateau, tout le monde se sent libre. Elle nous poussait constamment à essayer des choses, à explorer plusieurs versions d'une scène. Je pense à celle où mon personnage se confie pour la première fois sur sa situation à un collègue au restaurant. On l'a d'abord tournée dans une version très calme puis dans une autre beaucoup plus émotive. Elle a finalement gardé la première, plus contenue, et c'était le bon choix. Mais elle a pris le temps de mettre les deux options en boîte. Ce genre de liberté est rare, surtout sur un film à petit budget. Et ce en dépit des contraintes de la météo qui n'ont pas rendu tous les jours la chose facile, croyez- moi ! (rires) Même si au final, ce ciel un peu gris, cette lumière douce épousent parfaitement l'atmosphère du film. Et sur ce plateau, malgré ces contraintes, Joséphine a su rester calme, concentrée. C'est une réalisatrice d'une grande maturité. Elle a choisi de mettre toute son énergie sur le jeu, sur les émotions. Sur la vérité des personnages. Et ça, ça n'a pas de prix.

Le film est-il proche de ce que vous imaginiez en lisant son scénario ?

C'est toujours étrange de découvrir un film dans lequel on joue. On se souvient de chaque moment de tournage, de chaque anecdote et notre esprit se retrouve forcément embrouillé. Mais j'ai été touché par la cohérence du résultat. Le montage, la musique, tout sonne juste. Joséphine a fait des choix très judicieux. *Qui brille au combat* est un film d'auteur capable de parler à tout le monde car il tend la main aux spectateurs sans leur tordre le bras pour susciter de l'émotion. Il parle d'amour, de famille, de fragilité de façon simple, sincère et profondément humaine. Et je crois que c'est pour ça qu'il touche autant de monde.



ENTRETIEN AVEC **ANGÉLINA WORETH** MARION

Qu'est-ce qui vous frappe, quand vous découvrez le scénario de *Qui brille au combat* ?

Sa sensibilité pour une histoire que je perçois immédiatement comme personnelle. Le ton juste que Joséphine a trouvé pour parler de handicap, dans un mélange permanent entre comédie et drame. Qui brille au combat parle avec une infinie finesse de l'impact du handicap sur les relations intra-familiales, de ce que chacun est prêt à sacrifier, en pensant à l'autre avant de penser à soi-même. Et des dommages collatéraux que tout cela peut provoquer notamment à l'intérieur d'un couple.

Comment définiriez-vous Marion que vous incarnez ?

C'est une jeune femme qui a 17 ans, qui est à un moment particulier de sa vie, celui de l'année de son Bac et de la bascule vers l'âge adulte. C'est un personnage qui se cherche, qui a envie de faire partie d'une bande, d'être comme les autres. Sauf que c'est impossible, puisqu'elle a cette soeur qui l'a quelque part forcée à grandir trop vite et lui a fait perdre très tôt un peu de son innocence et de sa naïveté.

Comment est-ce que vous commencez à créer sur ce personnage ?

En passant énormément de temps avec Joséphine et Sarah, avant le tournage. On est allé au bord de la mer avec la « vraie » Bertille. Avec Sarah, on a tout particulièrement travaillé les échanges entre nos deux personnages comme des chorégraphies. Puisque la relation entre Bertille et Marion passe quasi uniquement par ma manière de la toucher et les réactions que cela provoque chez elle. On s'est immédiatement trouvé toutes les deux alors qu'on a deux personnalités très différentes. Et je pense que cette proximité entre nous se ressent dans le film alors qu'il était pour moi très particulier de jouer avec quelqu'un qui n'est pas dans l'échange direct. Ça a eu une influence directe sur mon interprétation et m'a sans doute permis d'être plus que d'habitude dans l'observation et dans l'écoute.

Vous avez beaucoup répété avec Sarah, Mélanie Laurent et Pierre-Yves Cardinal pour créer ce noyau familial ?

Non, on a fait une simple lecture tous ensemble. Et avec Mélanie et Pierre-Yves, tout s'est joué sur le plateau. J'ai adoré leur capacité d'écoute, l'aide et les conseils qu'ils ont pu m'apporter. Tout cela étant évidemment favorisé par le climat qu'avait su créer Joséphine sur son plateau, à l'image de l'amitié qui s'est aussi créée avec Félix Kysyl, un comédien aussi formidable qu'il a été un partenaire de jeu d'une générosité exceptionnelle. J'ai vraiment vécu ce tournage comme une étreinte.

Vous avez aussi beaucoup observé Joséphine avec sa soeur pour construire le rapport entre Marion et Bertille à l'écran ?

Pas vraiment car je n'ai pas du tout voulu imiter ou même ressembler à Joséphine. Et là-dessus, nous étions sur la même longueur d'ondes. Joséphine a toujours géré Marion comme un personnage de fiction, mettant une distance très saine entre elle et le personnage,

romancée, donc différent d'elle. Par contre, dans les premiers jours, Bertille et sa maman sont venues nous rendre visite sur le plateau alors qu'on tournait la crise d'épilepsie de Bertille dans la Méditerranée. Il y avait donc vraiment, ce jour- là, ce parallèle entre nous trois - Mélanie, Sarah et moi - qui entrions dans la mer et Joséphine, Bertille et leur mère qui nous observaient. Comme un effet miroir. C'était un moment particulier, très émouvant et qui m'a permis de prendre encore davantage conscience de la nécessité, du besoin de Joséphine de faire ce film.

Qu'est ce qui vous a séduit dans la manière qu'a eu Joséphine de vous diriger ?

Cette sensation immédiate que tout cela était inné chez elle. Joséphine était hyper à l'aise sur le plateau. Elle savait ce qu'elle voulait, tout en nous laissant de la liberté. Elle sait aussi exactement quoi dire avant chaque prise pour donner de l'inspiration. C'est quelqu'un de très doux, de très bienveillant. Franchement, elle m'a bluffée.

Qu'est ce qui vous a paru le plus complexe dans ce tournage ?

Toutes les scènes un peu physiques à cause de la météo qui a joué en permanence contre nous. Je dois avouer que je ne suis pas très sportive donc toutes les scènes où j'ai dû sauter dans l'eau alors qu'il faisait un froid de canard ont été pour moi les plus épuisantes. Même si elles paraissent courtes à l'écran ! (rires)

Le film que vous avez découvert à Cannes est très différent du scénario que vous aviez lu et aimé ?

Honnêtement, tout au long du tournage, j'étais incapable d'avoir une idée précise de ce qu'on était en train de faire et par ricochet de ce que serait le film. J'avais tellement le nez dans le guidon que je ne faisais que suivre, en totale confiance, les directions de Joséphine. Découvrir le film fut donc une vraie surprise pour moi. Comme si je redécouvrais le scénario que j'avais aimé en étant encore plus touchée que je ne l'avais été à la lecture.





ENTRETIEN AVEC

SARAH PACHOUD

BERTILLE

Que saviez-vous du projet quand vous êtes allée passer le casting de Qui brille au combat ?

Pas grand-chose si ce n'est que dans cette scène d'audition... je n'avais pas de dialogue ! Ce n'est évidemment pas habituel mais ça m'a plu. L'absence de texte m'a donné une liberté. Cette absence permettait de se concentrer sur toutes les autres dimensions du rôle. Ça m'obligeait à jouer d'une manière plus instinctive et organique.

Il n'était pas précisé ce dont souffre Bertille ?

Non. Uniquement des indications sur les symptômes : elle ne parlait pas, avait un rapport particulier à son corps. À partir de là, j'ai commencé mes recherches pour essayer de comprendre. J'en suis arrivée à penser qu'il pouvait s'agir du syndrome de Rett. Finalement, ce n'est pas exactement ça mais cette recherche m'a permis d'aborder le rôle de Bertille d'une façon très concrète.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappée à la découverte du scénario ?

On me l'a donné avant le deuxième tour du casting. Et je l'ai adoré. J'ai trouvé l'écriture osée dans les situations qu'elle proposait et à la fois extrêmement fine dans ses choix de montrer tels moments de la vie de cette famille et de laisser seulement deviner tels autres. On sentait que Joséphine savait de quoi elle parlait. Ce mélange d'inventivité et de réalisme était très stimulant et permettait de croire totalement à tous les personnages. On les voyait vivre entre les scènes. A l'issue de ma lecture, j'étais à la fois surexcitée et intimidée, parce que je mesurais l'ampleur du rôle et tout ce qu'il impliquait de traverser.

Comment justement avez-vous construit votre interprétation ?

Je dirais que le travail a débuté dès les castings avec Joséphine et Sandy (la directrice de casting) : je faisais des propositions et elles me redirigeaient sur des gestes très spécifiques que pouvait ou non faire Bertille. Ensuite, j'ai passé beaucoup de temps avec Angelina, moins à répéter les scènes qu'à inventer notre rapport avec ce qu'il impliquait de confiance et de physicalité. On a fait des exercices pour apprendre à se toucher et se familiariser avec cette forme de communication dans laquelle l'une parle et l'autre pas. On cherchait à créer ce langage commun habituel mais lacunaire. Notre relation avec Angelina dans la vie permettait ça aussi, on s'est très bien entendues, plutôt comme des soeurs que des amies. On s'est moins retrouvées dans nos similarités que dans une confiance mutuelle et un plaisir d'être ensemble qui pouvait presque se passer de paroles. On s'est évidemment parlé mais on a surtout beaucoup ri.

Et vous, comment avez-vous travaillé de votre côté cette gestuelle, cette manière d'être si singulière ?

Dans un mélange de recherche et d'intuition. J'ai évidemment commencé par m'informer en lisant et en regardant tout ce que je trouvais sur le syndrome de Phelan-McDermid mais la documentation était relativement limitée. J'ai donc élargi ma recherche à d'autres types

de pathologies similaires plus documentées par des vidéos, articles et documentaires. Mais assez vite, je m'en suis détachée pour essayer de trouver comment utiliser mon corps autrement, de façon à redéfinir la fonction de chacune de ses parties. Les yeux par exemple ne servaient pas à regarder, ce qui crée une connexion sociale dans la vie, mais se promenaient plutôt au fil des sensations provoquées par les stimulations extérieures. La façon de marcher aussi était comme nettoyée de toutes ses coquetteries, de toutes ses dimensions non-utilitaires. Les mains étaient une sorte de monologue permanent de l'état émotionnel de Bertille selon leur rythme, leur crispation.

Est-ce qu'au fil de cette préparation, vous avez ressenti un déclic, une certitude que vous teniez le rôle ?

Non, j'ai eu la sensation de chercher, de perdre et de trouver de nouvelles choses du premier jour de répétition au dernier jour de tournage. Bertille est un rôle qui ne se fige pas. C'est un état plus qu'un personnage. J'en découvrais au fur et à mesure les possibilités.

Qu'est-ce qui vous a le plus plu dans la façon de travailler de Joséphine Japy ?

Sa capacité à s'adapter à chacun.e de ses comédien.ne.s. Elle a beaucoup de finesse pour comprendre les gens et trouver comment leur parler. Avec moi, elle avait tout un vocabulaire pour Bertille. Parfois, on travaillait des scènes comme une partition musicale : elle faisait des gestes, je répondais en sons ou en mouvements. C'était à la fois très ludique et très libérateur de ne pas chercher à décrire les états de Bertille avec des mots.

La « vraie » Bertille était parfois présente sur le plateau. Comment avez-vous vécu ces moments ?

C'était toujours très émouvant. On n'avait aucune prétention à la représenter fidèlement à l'écran, mais sa présence apportait quelque chose. Elle était plutôt calme et discrète mais elle a toujours cette imprévisibilité qui me semble être l'essentiel du rôle qu'elle a inspiré.

Avez- vous ressenti une responsabilité particulière à incarner un personnage en situation de handicap ?

Bien sûr, le handicap est un sujet délicat qui fait beaucoup débat dans sa représentation au cinéma, et c'est tant mieux. Mais ce n'était pas une pression car j'avais confiance dans les décisions de Joséphine dans la mesure où le choix de faire jouer une comédienne non-handicapée s'est imposé tard et qu'il résulte d'un processus de recherche et d'une autre envie au départ. Je savais que le film qu'elle voulait faire n'aurait pas pu exister autrement et j'ai trouvé ma place dans ce contexte. À partir de là ça a été une occasion exceptionnelle d'explorer une autre façon d'être qui est la mienne mais reconditionnée par un tas de contraintes qui la modifient.

Y a-t-il des scènes que vous redoutiez particulièrement de tourner ?

Les scènes dans l'eau étaient physiquement très éprouvantes. Je redoutais un peu la fatigue et le froid mais une fois lancées l'énergie était telle que cette fatigue et ce froid devenaient justement des atouts qui nourrissait la scène et nous modifiaient physiquement. Ces contraintes me plaisent. Dans la même veine, je portais le premier jour du tournage une lentille (on l'a finalement abandonnée) qui me bouchait la vue d'un oeil. C'était perturbant et en même temps intéressant d'être physiquement handicapée. Ma perception était réellement modifiée.

Le hasard des tournages fait que vous avez retrouvé Mélanie Laurent quelques mois après avoir déjà joué sa fille dans la série *Traqués* de Cédric Anger...

Oui c'est assez fou ! C'était une super coïncidence qu'elle joue ma mère dans les deux projets parce que le lien était le même mais dans deux contextes très différents. C'était fascinant de la voir dans l'un et l'autre projet, je voyais deux mères totalement différentes dans la même personne, en fonction de sa situation. C'était très stimulant de déployer cette relation mère-fille sous différents modes parce que les modifications de l'une dépendent de l'autre

et Mélanie a une technique et une précision incroyables qui rendent le travail simple et appellent en même temps une attention permanente.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film terminé pour la première fois ?

Le film était assez proche de la version que j'avais lue et imaginée pendant le tournage mais enrichie des choix de chaque département avec lesquels travaillait Joséphine (son, montage, image...). On a vécu un très beau tournage et découvrir le résultat de notre travail commun était très touchant, d'autant que c'était une première fois pour beaucoup de monde (première réalisation, premiers rôles principaux, pour certain.e.s technicien.ne.s première fois en tant que chef.e de poste aussi). J'avais l'intuition d'une grande sensibilité et intelligence dans la manière de travailler de chacun.e et cette intuition s'est confirmée à la découverte du film.



LISTE **ARTISTIQUE**

Madelaine : **MÉLANIE LAURENT**
Gilles : **PIERRE-YVES CARDINAL**
Marion : **ANGELINA WORETH**
Bertille : **SARAH PACHOUD**
Thomas : **FELIX KYSYL**

LISTE **TECHNIQUE**

Réalisatrice : **JOSÉPHINE JAPY**
Production : **COW BOYS FILMS**
Producteurs : **ANTOINE PLAYOUST**
MARTIN PLAYOUST
NICOLAS TZIPINE
Coproducteurs : **THE MAN**
Productrices associées : **SERVANE FOURNIER**
STÉPHANIE SCHORTER
Directeur de production : **CHRISTOPHE DESENCLOS**
Image : **ROMAIN CARCANADE**
Décors : **LAURE SATGE**
1^{ère} assistante réalisation : **HELENE FABRE**
Scripte : **MÉLANIE PARENT-CHAUVEAU**
Directrice de casting : **SANDIE GALAN PEREZ**
Directrice de post production : **ASTRID LECARDONNEL**
Costumes : **ELISA INGRASSIA**
Son : **CYRIL MOISSON**
Régie : **FANNY TRUANT**
Distribution : **APOLLO FILMS**
Ventes internationales : **PULSAR CONTENT**